Les derniers poètes
… en voie d'extinction

Un enfant
C'est le dernier poète
D'un monde qui s'entête
À vouloir devenir grand.
– Jacques Brel, *Un enfant*

par **Hélène Pedneault**

Morts, les enfants, chantait Renaud, dans l'une de ses plus belles chansons, en parlant de Bhopal, de Seveso, de Bogota et du Sahel, tragédies de la chimie, de l'environnement, de l'ethnicité, du racisme, des religions, de la pauvreté et de la faim, tragédies de l'inconscience, de l'ignorance, de la négligence, de l'intolérance, de l'incompétence et de l'insouciance, où l'Humanité est perdante à tous les coups et où les enfants sont toujours les premières victimes, des tsunamis comme des virus comme des bombes, parce qu'ils sont trop petits, trop fragiles et sans défense. Pendant plus de dix ans, l'embargo économique contre l'Irak, punition pour avoir attaqué le Koweit, a tué des centaines de milliers d'enfants. Le monde savait. L'embargo a continué.

L'enfance n'est pas la cible de toutes ces tragédies. En dehors des guerres, il n'y a pas de cible vivante avouée, humaine, végétale ou animale. Les cibles, entre autres, ce sont les despotes, les droits de l'Homme sans ceux de la Femme, et le pouvoir sur le pétrole. Sur l'échiquier des Grands de ce monde, les enfants sont des mouches. Ils meurent pareillement. À moins qu'ils ne deviennent des orphelins du sida, quand ils ne viennent pas au monde avec le virus, des esclaves économiques ou des esclaves sexuels aux mains de riches dégénérés occidentaux qui vont vivre leurs fantasmes loin de leurs belles familles propres et des lois.

Dans cette histoire, personne ne veut la mort de personne, surtout pas celle des enfants. Comment ne pas aimer les enfants ? C'est comme les chatons. On craque d'amour. Mais les dommages collatéraux sont acceptés, parce que le désir d'argent les rend inévitables. Et au contraire de l'athlète qui court le 100 mètres, plus le profit est rapide, plus il est obèse. De l'argent comme de l'eau, dit-on. Insulte à l'eau. Si l'argent était de l'eau, il y en aurait abondamment pour tout le monde, y compris pour le milliard et demi d'êtres humains qui n'en ont pas en ce moment même. La mort des enfants fait partie de la cuisine économique dont on ne contrôle malheureusement pas tous les ingrédients à 100 %. Pourvu que l'indice Dow Jones lève à la fin de la recette, on n'est pas trop regardant. « L'argent coûte parfois très cher[1] ».

Ce sont là quelques-uns des aspects les plus douloureux du sort qui est réservé aux enfants sur la Terre, en 2005. Mais que peut-on espérer d'autre d'un monde où un canal de télévision complet s'appelle Argent et où la première chose qu'on vérifie, après une catastrophe naturelle ou l'attentat terroriste du 7 juillet à Londres, c'est l'hystérie de la bourse et le cours du pétrole ?

Renaud n'a pas eu assez long de chanson pour énumérer toutes les tragédies qui tuent des enfants. Il n'y aura jamais de chanson assez longue, pas même un opéra. Que tant de gens meurent en chantant en même temps, ça ferait désordre et ça ne ferait pas recette. En juillet 2005, entre les tuiles de Challenger et la panique à Londres, j'ai regardé tous les soirs les enfants de la famine du Niger au petit écran. On dirait qu'ils ont 2 000 ans et qu'ils meurent de fatigue, comme la civilisation. Il n'y aura jamais assez de larmes non plus.

Qu'en est-il des enfants de l'Occident, ces gagnants dans la loterie des naissances ? Des trésors pareils, on n'en finit plus de les célébrer en Occident. Tant de belles chansons ont été écrites sur les enfants. Les images sont belles, mais ce ne sont que des images pieuses, des icônes, objets de dévotion bien hypocrite

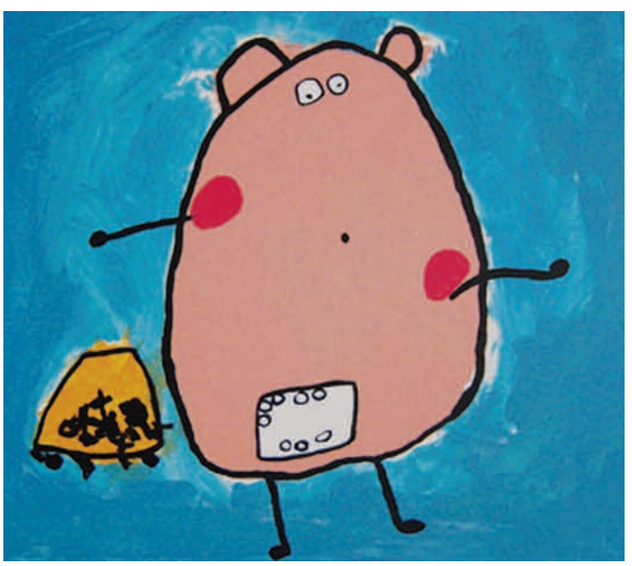

Illustration de Juliette Laurendeau-Martin, 5 ans

[1] Paretsky, Sara (2004). *Canailles & Co (Blacklist)*, Seuil Policiers, p. 212.

puisque les enfants n'ont jamais eu aussi peu de place dans notre monde. Ils sont devenus des objets utilitaires : objets de désir sexuel, objets de chantage entre un père et une mère dans un divorce difficile, objets de consommation, et même nouvelle cible des publicitaires, qui savent bien que, devant ce qu'un enfant veut absolument, ses parents, amateurs de paix et fuyant le harcèlement, cèdent absolument. Il serait peut-être bon de se rappeler qu'« un enfant, c'est plus que la rencontre accidentelle d'un ovule et d'une goutte de sperme[2]. »

Après les femmes-objets, c'est au tour des enfants. Et n'étant pas à un paradoxe près, notre société traite les vieux comme des enfants, et les enfants comme des adultes accomplis, alors que ce sont des êtres en formation, au moins jusqu'à 18 ans, si ce n'est au-delà, avec l'adolescence qui n'en finit plus de finir aujourd'hui. « Les enfants ont besoin d'être remis sur les rails quand ils se trompent. Et le reste du temps, ils ont besoin d'être protégés. Point final. Fin de l'histoire[3]. »

Dans le nouveau Code civil, un enfant de 14 ans peut créer sa propre entreprise ; plusieurs parents donnent des « payes » hebdomadaires à leurs enfants – comme si le fait de les mettre sur un *pay roll* les empêchait d'exiger le dernier truc à la mode et le cellulaire –, et dans des classes du secondaire, des enfants dorment sur leur pupitre parce qu'ils travaillent tous les jours après l'école. Pourtant, au début du siècle dernier, on avait salué comme un acte de haute civilisation la loi interdisant le travail des enfants. Et je ne parle pas des enfants des pays pauvres qui travaillent pour des pinottes afin de permettre aux riches Occidentaux de walmartiser la planète, pendant qu'en Amérique du Nord on met à pied des dizaines de milliers d'ouvriers, trop chers dorénavant pour servir d'esclaves. On préfère les affamer et aller s'engraisser ailleurs.

> Sur l'échiquier des Grands de ce monde, les enfants sont des mouches. Ils meurent pareillement.

Toute cette réflexion m'est venue en juin 2005, à cause de l'émission *Indicatif présent*, à Radio-Canada. Marie-France Bazzo m'a demandé ce qui, d'après moi, avait le plus changé depuis dix ans. Et j'ai répondu : « Les enfants ont été transformés en objets ». À ma grande surprise, c'est la première réponse qui m'est venue, moi qui n'ai pas d'enfants et qui n'en ai pas beaucoup dans mon entourage. On dirait que, à mon insu et sur des années, des images et des nouvelles se sont lentement additionnées en moi, comme de l'eau qui monte dans la cave que je suis, qui n'avait rien vu jusque-là.

Tout me revient d'un coup. Je me rappelle à quel point j'avais été dérangée par un reportage sur les concours de « Mini-Miss » aux États-Unis, peu après l'assassinat de l'une d'entre elles, JonBenet Ramsay, le 25 décembre 1996. « L'écolière a été enterrée avec sa couronne de faux diamants et un ours en peluche pour rappeler qu'elle n'était qu'une enfant », précise-t-on sur le site Web qui lui est consacré. C'est bien, de nous rappeler qu'elle n'avait que six ans quand on la voit sur des photos de promotion dans des poses suggestives, body en strass, bas nylon, longue traîne en plumes et talons aiguilles, à la Joséphine Baker, seins en moins. Elle n'avait que six ans, on n'a jamais trouvé son meurtrier. Le soupçon pèse encore sur les parents, surtout la mère.

Je me rappelle aussi une photo qui, au premier coup d'oeil, m'a charmée : un garçonnet et une fillette de trois ans, pas plus, habillés comme des adultes à la mode des années 1940. Le garçon porte un chapeau et offre une rose à la fillette, qui fait mine de ne pas s'en apercevoir. On l'entend presque minauder tant la photo est belle. Il y a toute une série d'images avec ces mêmes enfants, déguisé en couple d'adultes timides et amoureux. Le charme s'est vite évanoui quand je me suis aperçue que c'était des images parfaites pour pédophiles, qui croient que tout enfant de moins de dix ans a une sexualité active et consentante, et qu'ils ne font que lui donner la jouissance qu'il réclame. Quand ils ne le tuent pas.

Il y a des milliers de sites pédophiles sur Internet. L'éther euphorisant du cyberespace a dédouané pas mal de pédophiles latents. C'est peut-être pour ça qu'on a l'impression qu'ils courent les rues aujourd'hui. Ces sites leur donnent la permission de vivre leurs perversions dans l'anonymat le plus complet et, surtout, de se « réconforter » dans des réseaux de semblables. Moins on a le droit de chasser les animaux, espèces protégées, plus on chasse les enfants, espèce non protégée. En fait, la pédophilie est la déviation contemporaine de l'archétype de la chasse, où l'on retrouve les deux protagonistes habituels : le chasseur et sa proie. « Il [est] toujours sidérant de constater à quel point les tragédies [ont] le pouvoir de montrer aux gens qu'ils auraient eu tout le temps de les prévenir s'ils l'avaient voulu[4]. »

En vertu de tout ce que je viens d'écrire et de tout ce que je n'ai pas écrit, je demande officiellement que les petits des femmes et des hommes soient déclarés espèce menacée, et protégés en conséquence.

Ces enfants ont des mères. Dans des dizaines de pays, leur situation n'est pas moins tragique que celle de leurs enfants, qui meurent dans leurs bras ou sous leurs yeux. Elles ont encore des larmes à verser. On se demande comment. Alors, je me corrige : En vertu de tout ce que je viens d'écrire et de tout ce que je n'ai pas écrit, je demande officiellement que les petits des femmes et des hommes soient déclarés espèce menacée, et protégés en conséquence, dans les bras de leurs mères.

Hélène Pedneault aiguise sa plume tous les jours depuis la fin de *La Vie en rose*, dont elle a prolongé l'existence avec la publication de ses *Chroniques délinquantes* (VLB, 1988 ; Lanctôt, 2002). Créée et publiée la même année (VLB, 1988), sa pièce *La déposition* n'a jamais cessé d'être jouée depuis. Elle a également écrit six autres livres, dont *Pour en finir avec l'excellence* (1992) et *Mon enfance et autres tragédies politiques* (2004).

[2] George, Elizabeth (2005). *Sans l'ombre d'un témoin*, Paris, Presses de la Cité, p. 77.

[3] George, Elizabeth. *Op. cit.*, p. 245.

[4] George, Elizabeth. *Op. cit.*, p. 538.